

L'usine, cette infinie brûlure

Jean-Pierre LEVARAY
Putain d'usine
(L'Insomniaque, 94 p., 2002).

« Ça me tombe dessus, comme une vague de désespoir, comme une petite mort, comme la brûlure de la balle sur la tempe. » *Ça*, c'est le travail à l'usine, cet enfer quotidien où l'on perd infiniment sa vie à la gagner. Où l'on vole aussi quelques instants au salariat par instinct de résistance et pour ne pas subir tout à fait sa loi. Ce temps récupéré, J.-P. Levaray, lui, le consacre à l'écriture. Et ça donne ça : un livre qu'aucun sociologue n'écrira jamais, un cri contre ce « lieu d'infamie » et cette « vie de con ».

Son usine, à J.-P. Levaray, c'est la mort qu'elle distille, sous la forme de produits chimiques. « Seveso 2 », qu'on l'a classée, genre AZF, pour mémoire. C'est dire ! Cette mort, elle est là, toujours présente, possible. Mort-spectacle quand une pompe lâche et que l'explosion suit. Mort-silence quand, à force d'inhaler des saletés, on finit par en crever. Rapide ou lente, elle est là, la mort, au creux de la page, quand remonte la mémoire de cet intérimaire « broyé dans les engrenages » ou celle des deux soudeurs ou celle de l'électricien ou celle de Jean-Claude. « S'il fallait faire un monument aux morts à cause du travail, écrit J.-P. Levaray, la stèle, dans chaque usine, y serait conséquente. »

Il y a l'angoisse des nuits de veille devant l'écran de contrôle quand l'usine prend « des allures de vaisseau spatial » et qu'on s'habille en « cosmonaute » pour pénétrer dans l'atelier. Il y a l'ineffable ennui des jours, interchangeable, quand la fatigue physique se mue en désespoir moral et que, seuls, l'antidépresseur et l'alcool maintiennent la tête hors de l'eau. Il y a cette permanente envie de fuite, cette haine de soi qu'on ressent à l'idée de rester là, de subir, de se taire, de s'oublier de vivre. Il y a davantage : cette révolte qui naît de l'humiliation de trop, cette vague qui soudain monte et gagne les ateliers. « Ce symbole de notre force », cette fierté retrouvée, cette façon de renouer avec « l'histoire ouvrière » quand le refus s'exprime.

Le bonheur, il n'est nulle part ailleurs que dans la grève, même courte, même catégorielle, même petitement gagnée, cet instant d'insubordination collective, de colère retrouvée, d'appartenance à ce « tous ensemble » fédérateur. « C'est dans ces moments-là, écrit J.-P. Levaray, lorsque l'étincelle brille dans les yeux des ouvriers en grève, lorsqu'ils se réapproprient leurs vies que j'ai encore un peu d'espoir en des jours meilleurs. » Exister, enfin, dans la guerre contre le capital. Avec le syndicat quand il la sert, contre lui quand il la brade. Et, pour longtemps, se nourrir de cette fugace envolée d'insoumission quand sonnera l'heure de la reprise. Car elle ne manque pas de sonner, la garce, « toujours pénible ».

Bien sûr, il a ses doutes sur les prolos, J.-P. Levaray. Quand ils bougent, c'est déjà trop tard, toujours pour perdre un peu moins, jamais pour gagner. Mais tant qu'ils bougent, c'est qu'ils vivent encore. Pour le reste, ils attendent. Moins le grand soir que le plan social ou la retraite. Moins la révolution que l'heure du pastis, ce moment où revivent les anciens copains, où se soldent les défaites et où voguent des nostalgies marines. Voilà. Pour les poncifs, il faudra voir ailleurs. Lui, il raconte ce qu'il vit, ce qu'il voit de cette « étrange folie », sans emphase, sans dérision, sans gloire. Et en attendant, comme tout le monde, de fuir le travail, il écrit. Pour témoigner. Sans fioritures. Avec hargne. Comme pour dire que la résignation est le pire des crimes.

Gilles Fortin